De l'ethnologie de la littérature à l'ethnocritique

Marie Scarpa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/575>

DOI : 10.4000/recherchestravaux.575

ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2013

Pagination : 21-27

ISBN : 978-2-84310-248-6

ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Marie Scarpa, « De l'ethnologie de la littérature à l'ethnocritique », *Recherches & Travaux* [En ligne], 82 | 2013, mis en ligne le 15 novembre 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/575> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.575>

De l'ethnologie de la littérature à l'ethnocritique

Ethnologie et littérature / Ethnologie de la littérature

Les relations ou plus exactement les questionnements réciproques entre anthropologie et littérature existent de longue date. On pourrait dire en effet, pour reprendre une formule à succès, que la littérature est *un objet bon à penser* pour l'anthropologie. Peut-être pouvons-nous commencer par rappeler, brièvement, quelques-uns des lieux de croisement de ces deux champs disciplinaires.

Si l'on place la focale à un niveau très englobant (qui n'est pas le point de vue que nous privilégierons ici), on peut penser *la littérature comme anthropologie* et s'intéresser alors à ses *vérités* sur l'humaine condition. Comme l'écrit Alain Viala dans la notice « Anthropologie » du *Dictionnaire du littéraire* :

[...] le rapport de l'anthropologie à la littérature peut s'entendre de deux façons : pour éclairer une conception de l'homme et de ses comportements exprimés dans les textes, et pour analyser le littéraire comme une des composantes de l'anthropologie culturelle¹.

Ainsi, pour ne prendre que l'exemple d'une anthropologie générale de l'écrit, on peut citer la pensée d'un théoricien comme Wolfgang Iser qui lie étroitement les « cultures de la tradition écrite » et la « littérature d'imagination », ce qui l'amène à poser la « fiction » (évidemment il faudrait définir plus précisément ce dernier terme) comme un trait anthropologique fondamental². Un certain nombre d'autres auteurs interrogent d'ailleurs cette

1. P. Aron, D. Saint-Jacques, A. Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

2. W. Iser, *Das Fiktive und das Imaginäre. Perspektiven literarischer Anthropologie*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1991. Voir la mise au point de R. Gambino sur les travaux récents

capacité qu'a l'être humain à «fictionner³», aptitude qui peut être appréhendée comme une opération cognitive spécifique.

Si l'on resserre la focale et qu'on en vient à ce qu'on pourrait appeler plutôt l'«anthropologie (ou l'ethnologie) de la littérature», d'autres problématiques viennent à l'esprit. Ainsi la littérature a-t-elle pu d'abord être considérée comme un «document», comme un «conservatoire des mœurs», en particulier lorsqu'elle met en scène des périodes où l'ethnologie n'existe pas encore en tant que telle⁴. Puis, quand la discipline se met en place institutionnellement, à la fin du XIX^e siècle, et qu'elle se centre sur les sociétés du proche et du présent, dans la foulée des travaux des folkloristes, la littérature dite réaliste peut lui apparaître comme un modèle tant elle semble en avance sur le plan des objets traités comme sur celui de sa «méthode».

L'étude du monde rural a été pendant longtemps le domaine d'élection de l'ethnologue : issu de la ville, celui-ci négligeait de se pencher sur le milieu même dans lequel il vivait, c'est-à-dire le milieu urbain. L'étude du décor de la rue n'est qu'un des éléments d'une ethnologie urbaine qui a vu le jour au XX^e siècle ; les romanciers et les chroniqueurs qui se sont penchés sur les aspects quotidiens de la ville peuvent être considérés comme les précurseurs de cette ethnologie⁵.

Le romancier, avec Flaubert ou Zola par exemple, se dote en effet d'un véritable «discours de la méthode» qui va concerner aussi bien la délimitation

d'«anthropologie littéraire» en Allemagne (http://www.culturalstudies.it/dizionario/lemmi/antropologia_letteraria_b.html), travaux dont on peut noter le lien avec l'histoire des idées, la philosophie voire la métaphysique. Il s'agit souvent de réflexions sur ce que la littérature dit de la «nature humaine», de la construction du «moi» et de la subjectivité, etc. Voir par exemple H. Pfothenhauer, *Literarische Anthropologie*, Stuttgart, Metzler, 1987 ou W. Riedel, *Homo natura. Literarische Anthropologie um 1900*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1996. Sur le roman dans ses rapports à la *literacy*, on peut se reporter aussi aux réflexions de J. Goody : «Dall'oralità alla scrittura. Riflessioni antropologiche sul narrare», dans Fr. Moretti (dir.), *Il romanzo*, t. I : «La cultura del romanzo», Turin, Einaudi, 2001, p. 19-46.

3. C'est dans ce sens que s'orientent par exemple les travaux de J.-M. Schaeffer, depuis *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, 1999. On peut penser aussi à J. Bruner, *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?*, Paris, Retz, 2002.

4. Nombreux en effet sont les professionnels des sciences humaines et sociales qui se sont servis de la littérature comme d'un document : souvent, de certains modes de vie, lieux ou pratiques, il ne reste que des descriptions littéraires. Ainsi, par exemple, l'appendice de *La Mare au Diable* de G. Sand peut-il témoigner assez vraisemblablement de ce qu'ont pu être au début du XIX^e siècle une noce berrichonne et un rite comme celui du «chou». Cette question revêt toujours une certaine actualité : ainsi du côté des sociologues, on peut citer à titre d'exemple une conférence de N. Heinich à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en janvier 2004 intitulée «La littérature comme document pour le sociologue» ; du côté des historiens, voir le livre récent de J. Lyon-Caen et D. Ribard, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010.

5. J. Chamarat, Cl. Reinhartz, «La ville, ses rues, ses boutiques», dans *Hier pour demain. Arts, traditions et patrimoine*, musée national des Arts et Traditions populaires, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1980, p. 217.

de son objet, sa manière de travailler (documentation, enquête sur le terrain) et son écriture (le « cahier des charges » de ce que peut être un style qui veut rendre compte des choses vues et entendues le plus objectivement possible)⁶. Comme l'écrit Gérard Toffin :

Leurs romans ne se réfèrent pas à une société globale où tout serait indissolublement lié, mais plutôt à des micro-milieus localisés, des fragments sociaux possédant chacun sa culture et son vocabulaire. Ils traitent leurs sujets comme autant d'exotismes, en essayant de saisir de l'intérieur les réalités singulières de chaque profession – programme que pourrait aisément revendiquer un ethnologue de la vie urbaine. Ils ont conscience de la profonde diversité de la société française et entendent rendre compte de modes de vie, de savoir-faire, de représentations propres à des milieux qui ne se reconnaissent pas dans la bourgeoisie⁷.

Plus largement, la question de l'écriture (les procédés de restitution comme la description ou la mise en dialogue; la posture de l'énonciateur vis-à-vis du terrain observé et de son énoncé; la contestation du réalisme⁸, etc.) intéresse au plus près l'ethnologue qui doit se la poser lui aussi, de gré ou de force. Et l'on peut dire que cette question n'est pas seulement technique ou utilitaire (comment écrire?), elle touche aussi à l'esthétique. Pensons simplement aux débats qui ont entouré la publication de *Tristes tropiques*, manquant de peu le prix Goncourt, et que prolonge d'une certaine manière Barthes lorsqu'il évoque la « tentation ethnologique des grandes cosmogonies romanesques (Balzac, Zola, Proust) », ajoutant aussitôt « réciproquement, de tous les discours savants, l'ethnologique apparaît comme le plus proche d'une fiction »⁹.

Parmi les autres thématiques qui ont pu concerner les folkloristes et les ethnologues, on pourrait penser encore à l'étude des liens entre « littérature orale » (la première occurrence de l'expression est à mettre au crédit d'un écrivain,

6. On peut rappeler, à titre d'exemple, que les *Carnets d'enquêtes* de Zola, publiés en 1986 chez Plon par H. Mitterand dans la collection « Terre humaine », importante pour l'ethnologie, portent le sous-titre suivant : *Une ethnographie inédite de la France*. J. Malaurie en signe la préface et écrit : « Cet écrivain est, en France, l'un de ceux qui a le mieux fait percevoir l'importance de l'environnement physique et des structures sociales pour la germination d'une pensée. » Pour toutes ces raisons, au début du xx^e siècle, le roman réaliste a pu être pris comme modèle scriptural et générique de la monographie ethnographique.

7. G. Toffin, « Écriture romanesque et écriture de l'ethnologie », *L'Homme*, n° III-III2, 1989, p. 36.

8. Les écrivains réalistes qui ont pu rêver parfois d'« être un ceil tout bonnement » (Flaubert) ont toutefois toujours su que « le réalisme exact est impossible en art » (Zola) dès lors qu'il fallait en passer par ce médium qu'est l'écriture.

9. R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de tous jours », 1975, p. 87. On peut penser aussi à la thèse, soutenue en décembre 2004 à l'université Paris IV - Sorbonne, de V. Debaene, *Les deux livres de l'ethnologue. L'ethnologie française au xx^e siècle : entre science et littérature*; du même, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010.

George Sand) et littérature écrite ou à celle de la filiation mythe/conte/roman. Cette dernière, par exemple, a été à plusieurs reprises « travaillée » par de grands ethnologues, Dumézil, Eliade, Lévi-Strauss, etc. On en trouve une autre reformulation, très heuristique pour des littéraires, dans l'essai d'Yvonne Verdier *Coutume et destin*, consacré au romancier Thomas Hardy.

Elle [Y. Verdier] remarque d'abord que trois grandes formes narratives – le mythe, le conte, le roman – préservent une relation forte aux rites qui ordonnent le temps collectif et lui rapportent le cours de chaque vie, mais cette relation change de nature d'un genre à l'autre. Si l'on retient, avec elle, que les rituels remplissent « une double fonction qui est, d'une part, de représenter les termes et les conditions de l'existence sociale et, d'autre part, de les maintenir tels », il apparaît que le mythe entretient avec eux un « rapport fondateur » : de façon directe ou détournée, il les instaure, il les situe dans la lumière d'une origine ou, du moins, d'une mise en ordre première du monde. Avec les contes le lien ne se distend pas, comme on l'a souvent cru, il se transforme : il ne s'agit plus de remonter à la fondation, mais de donner à entendre « tous les bienfaits que l'on retire à suivre ce que les rites édictent ». Le conte est donc toujours, peu ou prou, un récit exemplaire, ses péripéties désignent la bonne voie, semée d'épreuves nécessaires, et qui aboutit toujours à l'achèvement et à l'installation du jeune héros. Et c'est pour cela que les contes finissent bien. Avec le roman, tout change : la coutume et ses rites sont toujours là, mais il nous raconte « ce qui se passe quand on s'en écarte¹⁰ ». En réception cette fois, comment ne pas évoquer les problématiques liées aux rôles « culturels » de la littérature : sa place dans les constructions identitaires (régionale, nationale, sociale et... individuelle bien entendu), dans les phénomènes de patrimonialisation, à partir du moment surtout (l'époque romantique *grosso modo*) où l'on assiste dans les sociétés européennes occidentales au « sacre de l'écrivain », pour reprendre les mots de Paul Bénichou, en d'autres termes à un « transfert de sacralité » du champ religieux au champ artistique au sens large¹¹ ?

On le voit, le questionnement anthropologique de la littérature est divers et varié (et nous n'avons certes pas tout passé en revue) ; pour autant les relations entre les deux champs n'ont jamais été simples. Comme le rappelle Wolf Lepenies, dans *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement*

10. Cl. Fabre-Vassas et D. Fabre, préface à Y. Verdier, *Du rite au roman. Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard, 1995, p. 30.

11. P. Bénichou, *Le sacre de l'écrivain 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, José Corti, 1973. Le Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture (LAHIC-IIAC, CNRS-EHESS) a consacré plusieurs journées d'études et séminaires à cette question du « transfert de sacralité », sous le patronage notamment de D. Fabre et de M. Massenzio.

de la sociologie, au moment où elles vont s'instituer, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, les sciences sociales en quête de légitimation vont rejeter le modèle littéraire, jugé trop peu scientifique¹². Ainsi, un Van Gennep – qui pourtant a eu maille à partir avec l'académisme et l'académisation – ironise sur la dimension ethnographique des romans paysans de George Sand : « G. Sand ne s'est pas donné pour but de décrire des mœurs locales pour elles-mêmes et pour la science : elle n'a vu dans ces mœurs qu'un canevas où broder des généralisations humanitaires¹³. » Et ces tensions perdurent d'une certaine manière à l'époque actuelle. Dans l'institution (sous toutes ses formes), les ethnologues hésitent à considérer et à revendiquer la littérature comme un véritable « terrain » alors qu'on note dans la pratique un intérêt pour elle qui ne se dément guère. Il suffit par exemple de considérer, ces dernières années, la liste des séminaires d'anthropologie proposés à l'École des hautes études en sciences sociales (à Paris)¹⁴ ou le nombre de manifestations scientifiques organisées pour explorer explicitement les liens entre littérature et ethnologie¹⁵.

L'ethnocritique de la littérature

Peut-on dire alors que, dans cet ensemble de relations complexes, l'ethnocritique articule autrement, et de façon renouvelée, les deux champs disciplinaires¹⁶ ? Il

12. W. Lepenies, *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie* [1^{re} éd. allemande : 1985], Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990.

13. A. Van Gennep, « George Sand folkloriste », Paris, *Le Mercure de France*, 1926.

14. Voir par exemple en 2006-2007, le séminaire d'A. Bensa et Fr. Pouillon « Les grands écrivains sur le terrain de l'ethnographie » ou celui de J.-P. Colley et J. Jamin « Anthropologie, image et littérature » et pour l'année 2009-2010, celui de V. Debaene, « Les deux livres de l'ethnographie » ou enfin celui de D. Fabre, « Le paradigme des derniers ».

15. Pour des exemples français, on peut penser aux Rencontres de la Vieille Charité à Marseille en 1985 organisées par D. Fabre et portant sur « Roman et sciences sociales » ; au n° 111-112, 1989 de la revue *L'Homme* intitulé *Littérature et anthropologie* ; au colloque « Les vérités de la fiction » tenu à l'EHESS-Paris en 2003 et publié dans *L'Homme*, n° 175-176, 2005 ; au colloque « Ethnologie et littérature » que la Société des études euro-asiatiques a organisé avec l'université Bordeaux 3 sous la direction d'Y. Vadé et qui a été édité chez L'Harmattan dans la collection « Eurasie », 14-15, en 2005. Nous laissons aux spécialistes italiens le soin de faire le point sur la situation dans leur pays, mais dans la foulée des travaux de Gramsci, de Cirese, on ne doute pas que des ethnologues se soient occupés aussi de littérature. Ainsi, comme on le sait, il existe au sein de l'AISEA (Associazione italiana per le scienze etno-antropologiche), depuis 1996, une section « Antropologia e letteratura ».

16. Pour en savoir plus sur l'ethnocritique, on peut lire les essais suivants : J.-M. Privat, *Bovary charivari*, Paris, CNRS Éditions, 1994 ; M. Scarpa, *Le carnaval des Halles*, Paris, CNRS Éditions, 2000 et *L'éternelle jeune fille*, Paris, Honoré Champion, 2009 ; le n° 145, 2009, 3, de la revue *Romantisme* intitulé *Ethnocritique de la littérature* et les actes du premier colloque international portant sur ce nouveau paradigme critique : J.-M. Privat et M. Scarpa (dir.),

nous semble que oui. De quelle littérature d'abord traitons-nous? Il ne s'agit justement pas de ce que certains nomment l'«ethnolittérature» et qui serait une sorte d'objet privilégié pour une anthropologie du littéraire : relations de voyages (notamment dans des terres «exotiques»), carnets d'enquête de l'écrivain ou second livre de l'ethnographe, littérature orale, etc. C'est bien la littérature savante, légitime, consacrée qui nous intéresse et qu'il n'est en aucun cas question de considérer comme une sorte de «reflet» à une époque donnée d'une culture donnée. L'ethnocritique exclut donc la description micro-folklorisante, qui se réduirait à la collecte de reliques d'une culture passée et dépassée; son horizon n'est pas non plus la structuration macro-ethnologisante qui consisterait simplement à repérer dans les œuvres littéraires les grands thèmes de prédilection de la discipline ethnologique de référence (système de parentés, classes d'âge, rituels sociaux, techniques du corps, etc.). Nous ne cherchons pas non plus à dégager des universaux culturels, qu'il s'agisse par exemple des «grandes structures anthropologiques de l'imaginaire» ou de contenus mythiques expressifs¹⁷.

L'ethnocritique, qui se définit comme une méthode d'analyse littéraire, s'emploie plutôt à étudier non pas tant la culture *dans* le texte que la culture, locale et particulière, *du* texte. Nous faisons l'hypothèse que les traits de culture présents dans l'œuvre littéraire (ce qu'on pourrait nommer des «culturèmes») s'organisent en systèmes discursifs et en cosmologies culturelles, toujours métissés et pluriels. Notre objet est donc l'analyse de cette dialogisation, au sein de l'œuvre, d'univers symboliques plus ou moins hétérogènes et hybrides (à savoir les jeux incessants entre culture orale et culture écrite, culture folklorique et officielle, populaire et savante, religieuse et profane, féminine et

Horizons ethnocritiques, Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. «EthnocritiqueS», 2010. On peut se reporter également au site <<http://www.ethnocritique.com>>.

17. En somme, l'ethnocritique n'est ni une folkloristique ni une anthropocritique (ou mythocritique). Pour une première réflexion sur les différences qu'il nous semble voir entre ces approches anthropologiques de la littérature, voir M. Scarpa, «Conclusion», dans *Le carnaval des Halles*, ouvr. cité, p. 265-272. L'ethnocritique est-elle une branche des *cultural studies*? On pourrait dire que l'ethnocritique est bien une «étude culturelle» de la littérature, mais à regarder les travaux des *cultural studies* les différences sont assez évidentes. La génération des fondateurs anglais (R. Hoggart, E. T. Thompson notamment) nous a beaucoup appris, puisqu'elle s'est intéressée à la culture populaire (comme culture du peuple et comme culture de masse) mais si elle a renouvelé la sociologie de la réception (ce qui nous importe évidemment), son sujet n'est en aucun cas l'interprétation de la littérature. Chez leurs continuateurs, américains surtout, l'approche culturaliste a fait la part belle aux nouveaux objets de la culture de masse (médias audiovisuels, cyber-œuvres, etc.) et dans les œuvres littéraires, aux cultures dites «minoritaires» (féministes, ethniques, homosexuelles, etc.). Si nous avons sans doute certains principes communs (en premier lieu la conviction que le rapport à l'œuvre d'art doit être «reculturé» et que, pour ce faire, il faut à la fois tenir compte et nuancer les théories de la domination symbolique), nous avouons ne pas voir vraiment d'autre convergence avec l'ethnocritique (mais le champ des *cultural studies* est immense et ce que nous pouvons en connaître encore très limité).

masculine, légitime et illégitime, endogène et exogène, etc.). On comprend aux termes utilisés ici que ce nouveau paradigme critique est né du croisement des recherches sémio-linguistiques de Mikhaïl Bakhtine¹⁸ (sur la polyphonie notamment) et des travaux des ethnologues du symbolique (Claude Lévi-Strauss en premier lieu¹⁹, puis Yvonne Verdier²⁰ et Daniel Fabre²¹, en particulier quand ils s'intéressent au domaine des écrits littéraires). Au fond, nous tentons une cartographie de la culture du texte et de ses dénivellations internes, ce qui introduit bien à une poétique du texte littéraire. « L'ethnocritique analyse la mémoire longue d'une communauté discursive et la productivité culturelle singulière d'une réécriture (littéraire) aux significations propres et nouvelles²². » L'ethnocritique est donc un paradigme critique nouveau qui émerge dans un champ littéraire qui a été, jusqu'à présent tout au moins, davantage passionné par l'architecture formelle des discours qu'attentif à leur dimension culturelle. Nous pourrions dire pour conclure, en reprenant une formulation en vogue là aussi, que l'ethnocritique s'occupe et se préoccupe surtout, finalement, de ce que « la littérature fait à l'anthropologie²³ ».

18. M. Bakhtine écrit ainsi dans « Les études littéraires aujourd'hui », *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque des Idées », 1979, p. 339-348 : « La science de la littérature se doit, avant tout, de resserrer son lien avec l'histoire de la culture. La littérature fait indissolublement partie de la culture [...]. L'action intense qu'exerce la culture (principalement celle des couches profondes, populaires) et qui détermine l'œuvre d'un écrivain est restée inexplorée et, souvent, totalement insoupçonnée. »

19. On pense essentiellement ici au Cl. Lévi-Strauss des *Mythologiques* (4 t., Paris, Plon, 1963-1971) et d'*Anthropologie structurale* [1958] (t. I et II, Paris, Plon, coll. « Agora », 1973 et 1974). Lévi-Strauss qui écrit, rappelons-le : « [...] toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, l'art, la religion [...] » (« Introduction à l'œuvre de M. Mauss », dans M. Mauss, *Sociologie et anthropologie* Paris, Presses universitaires de France, 1950, p. XIX).

20. Y. Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard, 1979 et surtout *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, ouvr. cité, dans lequel l'ethnologue revient également sur ce qu'apporte de compréhension anthropologique (par rapport aux savoirs des folkloristes du temps comme pour elle-même) l'art du romancier anglais.

21. Parmi les travaux de D. Fabre sur le sujet, citons à titre d'exemple, « Le symbolisme en question », dans M. Segalen (dir.), *L'Autre et le semblable*, CNRS Plus, coll. « Ethnologie de la France », 1989, p. 61-78 ; « La voix des oiseaux, sur quelques récits d'apprentissage », *L'Homme*, n° 99, 1986, XXVI (3), p. 7-40 ; « Le corps pathétique de l'écrivain », *Gradhiva*, n° 25, 1999, p. 1-13 ; « L'androgynie fécond ou les quatre conversions de l'écrivain », *Clio*, n° 11, 2000, p. 73-118.

22. J.-M. Privat, « *Le retour* et ses discours », dans J.-M. Adam et U. Heidmann (dir.), *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*, Lausanne, Études de Lettres, 1-2, 2005, p. 197.

23. Mais toute critique littéraire ne mesure sa pertinence, au fond, qu'à la portée des lectures détaillées qu'elle propose ; nous nous permettons donc de renvoyer notre lecteur (pour nos travaux personnels et plus largement pour tous les travaux en ethnocritique) à la bibliographie exhaustive que l'on trouve sur le site de l'ethnocritique (<http://www.ethnocritique.com>) et, dans ce numéro, à la contribution de J.-M. Privat.